

fidèles de Smyrne, leur dit qu'il est défendu aux simples prêtres, sans l'ordre exprès de l'évêque, de baptiser et de *faire les agapes*, c'est-à-dire de consacrer et de distribuer l'Eucharistie.

FRACTION DU PAIN. — Ce terme employé par saint Paul (*Act.*, II, 42) devait se maintenir alors qu'on rompait en petits morceaux le pain eucharistique pour le distribuer aux fidèles. Les Grecs donnent encore, comme jadis, le nom de *μερῶν* (*partes*) à ces fragments. Il est à remarquer que les expressions de *κλάσις τοῦ ἁγίου, κατακλάσις* (*fracta*) ont été quelquefois employées pour désigner les eulogies.

SACREMENT DE L'AUTEL. — Parce que la communion se fait avec le pain consacré sur l'autel (1). L'ancienne expression *altaris reconciliatio* signifiait tout à la fois la réception de l'Eucharistie et la réadmission dans le sein de l'Église.

SYNAXE (*συναξίς, congregatio, cœtus*). — Ce terme qui désignait d'abord les réunions des fidèles en général, fut appliqué plus tard, presque exclusivement, à la liturgie sacrée et spécialement à la communion, parce que c'était là le principal but des réunions chrétiennes (2).

Nous aurions pu indiquer encore un certain nombre d'autres dénominations, mais elles nous paraissent plutôt des périphrases que de véritables noms (3).

Au XVII^e siècle, on disait déjà comme maintenant, faire son *bon jour*, dans le sens de *communier* et spécialement de faire la communion pascale. Richelieu, écrivant aux Capucins de Fontenay, pour les prier de venir prêcher à Luçon, leur dit : « Je désirerais grandement que ce fût après Pâques, pour être proche du *bon jour* où la dévotion est encore vive. »

(1) *Sacramentum altaris* (Aug., *Civ. Dei.*, X, 6; *Codex african.*, can. 41).

(2) Dion. Areop., *Eccles. Hier.*, c. IV; Chrysost., in *I Cor.*, XI, 19.

(3) On en trouvera une assez longue liste dans Coeffeteau, *Traité des noms du saint sacrement de l'autel*, en tête de ses œuvres. Paris, 1622, in-fol.

LIVRE II

INSTITUTION DE L'EUCARISTIE

S'il est un besoin qui fut toujours profondément senti par l'humanité tout entière, c'est assurément celui de communiquer d'une manière plus ou moins immédiate avec la Divinité. Aussi tous les systèmes religieux de l'antiquité païenne qui, malgré l'absurdité de leurs fictions mensongères, n'en sont pas moins l'expression vague et confuse de la tendance universelle des âmes, tous les systèmes religieux ont admis des révélations au moyen desquelles l'homme se rapproche de Dieu. Mais il y a cette différence radicale entre la religion de la vérité et celle de l'erreur que l'idolâtrie, pour parvenir à cette fin, abaisse Dieu jusqu'à l'homme, en le revêtant de nos vices et de nos misères, tandis que, dans le Catholicisme, c'est Dieu qui élève l'homme jusqu'à lui, par une ineffable union.

Tous les désirs dont Dieu a déposé le germe dans notre âme doivent être satisfaits dans le temps ou dans l'éternité, à moins que nous n'y mettions nous-mêmes obstacle. Le désir de communiquer librement avec Dieu, désir impérieux que l'homme déchu emporta dans les tristesses de son exil, ne sera certainement comblé que dans la vie future, mais cette tendance immortelle a trouvé, même sur la terre, une satisfaction qui, quoique incomplète, n'en est pas moins un chef-d'œuvre de la miséricorde divine. C'est pour étancher cette ardente soif des âmes que Dieu se révèle aux patriarches, qu'il apparaît à Moïse et qu'il converse avec les hommes par l'organe des anges et des prophètes. Quand les temps furent accomplis, le Verbe s'incarna

et vécut sur la terre. Mais cette présence sensible ne devait point toujours durer, car il fallait que le Fils retournât dans le sein de son Père. Alors, dans un incompréhensible excès d'amour, il voulut, par un sacrement, perpétuer sa présence sur la terre et resserrer son indissoluble union avec l'humanité par une plus intime union avec chacun des membres de la famille humaine. De là l'institution de l'Eucharistie où Jésus-Christ, selon la parole prophétique des Proverbes (viii, 31), *fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes*, en réalisant la promesse qui avait été faite au monde d'un *Emmanuel*, c'est-à-dire d'un *Dieu avec nous*. Admirable mystère à la consommation duquel concourent la puissance du Père, la sagesse du Fils et l'amour de l'Esprit-Saint! Puissance merveilleuse qui donne à la chair l'indivisibilité des esprits et qui, sur les apparences d'un vulgaire élément, fait reposer tout entier le majestueux édifice de la religion! Sagesse inénarrable qui, après avoir emprunté sa chair à l'humanité, la lui rend divinisée et en fait le sublime aliment des âmes! Amour incomparable qui prolonge dans l'avenir le mystère de l'incarnation, qui renouvelle à chaque heure du jour le sacrifice du Golgotha et qui nous consomme avec Dieu dans une mystérieuse unité!

Nous n'avons pas à étudier l'institution de l'Eucharistie au point de vue théologique, mais seulement sous le rapport historique et archéologique. C'est ce que nous allons faire dans les trois chapitres suivants : 1° Promesse de l'Eucharistie; 2° Paroles de l'institution eucharistique; 3° Circonstances historiques de l'institution de l'Eucharistie.

CHAPITRE I

Promesse de l'Eucharistie

Jésus-Christ, ayant à faire à ses disciples la promesse d'une chose extraordinaire, voulut y préparer leur esprit par un miracle éclatant. Au milieu d'un lieu désert, il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, et, quand la multitude fut rassasiée, les douze disciples remplirent douze corbeilles des restes de ces cinq pains. En face d'un tel prodige, les esprits devaient être préparés à l'annonce d'une multiplication bien plus étonnante. Aussi, dès le lendemain, quand les Juifs vinrent le trouver dans la Synagogue de Capharnaüm, il saisit cette occasion de leur parler d'une nourriture qui ne périt point comme le pain matériel, mais qui demeure pour la vie éternelle. « En vérité, en vérité, leur dit-il, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des prodiges, mais à cause des pains que vous avez mangés. Cherchez à vous procurer, non pas la nourriture qui périt, mais celle qui dure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera : car c'est lui que le Père céleste a marqué de son sceau. » Ils lui répondirent en lui alléguant la manne que leurs pères avaient mangée au désert, mais Jésus reprit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné un pain céleste ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. »

Et comme ils s'écriaient : « Seigneur, donnez-nous de ce pain. » Jésus ajouta : « Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura jamais faim; celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Tout ce que me donne mon Père viendra à moi; et celui qui vient à moi, je ne le jetterai point dehors, car je suis descendu du ciel pour faire non ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de mon Père qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. »

Les Juifs murmuraient de ce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant

descendu du ciel; » et ils se disaient : « N'est-ce point là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il donc prétendre qu'il est descendu du ciel ? » Jésus reprit : « Ne murmurez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire... En vérité, je vous le dis : celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, pour que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai est ma chair qui sera livrée pour la vie du monde. » Les Juifs discutaient entre eux, disant : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Et Jésus insista : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour, car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père, qui est la source de la vie, m'a envoyé et que je vis par mon Père qui m'a engendré, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. Voici le pain qui est descendu du ciel, bien différent de la manne qu'ont mangée vos pères, car ils sont morts, tandis que celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Plusieurs des disciples de Jésus l'entendant, disaient : « Cette parole est bien dure et qui la peut ouïr sans en être révolté ? » Jésus sachant en lui-même que quelques-uns de ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : « Cela vous scandalise ? Mais si vous voyez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie (1). Mais il y en a parmi vous qui ne croient point, et c'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi s'il ne lui a été donné par mon Père. » Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent et ne revinrent plus.

Tel est le récit que nous fait l'apôtre saint Jean (vi, 26-68) de la promesse de l'Eucharistie. Pour se débarrasser de ce texte, les Protestants ont prétendu que le Sauveur ne parle ici que de la foi,

(1) C'est-à-dire : le Saint-Esprit seul peut vous donner l'intelligence et la foi de mes paroles qui viennent de lui; le sens humain ou les forces naturelles de l'homme ne sauraient vous y conduire. — Crampon, *Les quatre Évangiles*, p. 441.

figurée par le pain céleste, ou de la manducation spirituelle par la foi. Quelques-uns pourtant, vaincus par l'éclatante clarté des textes (1), reconnaissent qu'il s'agit ici de l'Eucharistie, tout en soutenant qu'elle doit être reçue spirituellement et non corporellement.

L'Église catholique, escortée de ses Pères et de ses conciles, affirme qu'il est ici question de la chair et du sang de Notre-Seigneur, et non pas de la foi. Jésus-Christ met une continuelle opposition entre le breuvage et la nourriture, le boire et le manger, la chair et le sang; cela ne se comprendrait pas, s'il ne s'agissait que de la foi : pourquoi l'aurait-il représentée sous deux symboles divers et opposés ? Il emploie le futur pour annoncer ce pain céleste ; il ne s'agit donc pas de la foi au Messie ou au Christ qui existait déjà chez ses auditeurs, mais de la manducation réelle du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est bien dans ce sens que les Capharnaïtes comprennent ce discours, et c'est pour cela que leur incrédulité murmure. Jésus les entend, et, au lieu de les détromper, il les confirme par trois fois dans cette idée, se servant toujours des expressions les plus affirmatives. Certes, Notre-Seigneur connaissait la tendance des Juifs à tout matérialiser, et s'il avait voulu parler dans un sens métaphorique, il se serait bien gardé d'employer les paroles dont il s'est servi, ou tout au moins il se serait empressé d'en atténuer l'exagération et de redresser le jugement de ses auditeurs. Remarquons, au contraire, qu'il se sert de cette formule : *En vérité, en vérité, je vous le dis*, et que, quand il ouvre un discours par ces mots, c'est que toutes ses paroles doivent être pesées attentivement et exclure les figures et les paraboles. Dans la crainte que sa pensée ne soit dénaturée, il la rend d'une clarté évidente pour tous et il ferme l'issue à toute interprétation métaphorique par ces mots si positifs : « Ma chair est *réellement* une nourriture, mon sang est *réellement* un breuvage. » Aussi ses disciples ne s'y trompent-ils point. Mais l'imprévu de cette révélation ébranle leur foi encore mal affermie. Jésus, devinant leurs murmures, leur dit : « Eh quoi ! cela vous scandalise ! Que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l'homme remonter dans les cieux ? » C'est-à-dire : Vous avez de la peine à croire que je puisse vous donner ma chair à manger, maintenant que j'habite parmi vous ! Combien plus grand sera votre étonnement lorsque vous m'aurez vu monter au ciel et qu'il vous faudra croire néanmoins que ma chair, qui sera transportée dans les cieux, sera

(1) Callixte, Hackpanius, Grünemberg, Jérémie Taylor, etc.

donnée en même temps comme nourriture sur la terre! — Les disciples comprennent bien la portée de cette promesse encore plus étonnante. Aussi quelques-uns d'entre eux, ouvrant leur âme aux angoisses du doute, se séparent-ils de leur Maître, et Jésus ne les rappelle point, parce qu'il sait qu'ils ont bien compris la réalité de ses paroles.

S'il ne s'était pas agi de l'Eucharistie dans l'entretien avec les Capharnaïtes, il faudrait en conclure, chose inadmissible, que saint Jean, le disciple d'amour, aurait passé sous silence le plus grand des mystères, car il ne parle nulle part ailleurs de l'Eucharistie.

M. l'abbé Crampon établit un rapprochement qui démontre d'une manière péremptoire que l'interprétation catholique de ce passage est la seule admissible, la seule même raisonnable. « L'auteur du quatrième évangile, nous dit-il (1), écrivit certainement après la mort de saint Paul; or, saint Paul, dans la première Épître aux Corinthiens (xi, 23), parle en détail de l'usage du sacrement de l'Eucharistie parmi les fidèles; après avoir rapporté l'institution de ce sacrement dans les mêmes termes que saint Luc, il ajoute : « C'est pourqu岸 quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice. Car quiconque en mange et en boit indignement mange et boit sa condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur. » Certes, ces faits, cet usage de l'Eucharistie étaient connus de saint Jean; il savait en outre que tous les fidèles avaient entre les mains les paroles de l'institution, telles qu'elles se trouvent dans les synoptiques. Cela posé, le dernier évangéliste, en rapportant les paroles de Notre-Seigneur à Capharnaüm, leur suppose nécessairement le sens propre et naturel admis par l'Église. Si, dans sa pensée, elles avaient eu une signification métaphorique, il aurait averti ses lecteurs et prévenu ainsi une confusion inévitable. Donc, quand il ne serait pas possible de démontrer que ce passage, seul et isolé, répugne à une interprétation allégorique, nous ne craignons pas d'avancer que, mis en regard des paroles de l'institution, et surtout de l'usage de la sainte Eucharistie répandu parmi les premiers fidèles, il n'admet pas d'autre sens que celui qu'il a reçu de la tradition unanime de l'Église catholique. »

(1) *Les quatre Évangiles*, p. 438.

CHAPITRE II

Paroles de l'institution de l'Eucharistie

Le premier jour des azymes, Pierre et Jean dirent à Jésus qui se trouvait à Béthanie : « Où voulez-vous que nous préparions le repas pascal ? » Jésus leur répondit : « Allez à la ville; vous y rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître du logis : « Le Maître a dit : Où est le lieu où je dois manger la Pâque avec mes disciples ? » Il vous montrera une grande salle, ornée de tapis. Faites-là les apprêts du repas. » Les disciples firent ce que Jésus leur avait commandé et ils préparèrent la Pâque. Le soir étant venu, Jésus se mit à table avec ses disciples, leur disant : « J'ai désiré d'un grand désir de manger avec vous cette Pâque avant de souffrir; car, je vous le dis, je ne la mangerai plus désormais jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu. » Puis, prenant la coupe, il rendit grâces et dit : « Prenez-la et la partagez entre vous. Car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu. »

Après avoir lavé les pieds de ses disciples et prédit la trahison de Judas, Jésus institua le mystère de son amour. Il prit du pain, le bénit, le rompit et l'offrit à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. » Puis, prenant le calice, il rendit grâces et dit : « Buvez-en tous, car c'est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés. » Et, après le chant de l'hymne, ils s'en allèrent au jardin des Oliviers (1).

D'après le témoignage de Bellarmin (2), il y avait parmi les hérés-

(1) *Matth.*, xxvi; *Marc.*, xiv; *Luc.*, xvii.

(2) *De sacram. Euch.*, l. I, c. vii.

tiques de son temps environ deux cents interprétations de ces paroles : *τοῦτο ἐστὶν τὸ σῶμά μου, τοῦτο ἐστὶν τὸ αἶμα μου*, ceci est mon corps, ceci est mon sang. « Les efforts des Protestants modernes, dit le P. Perrone (1), ne sont pas moins prodigieux et cependant ils n'ont abouti à rien. Quelques uns, comme Wetstein et Kuinoël, pensent que le mot *pain* signifie le corps de Jésus-Christ, parce qu'il n'est qu'un cadavre desséché et privé de sang, et que le *vin* signifie le sang parce qu'il est rouge ; d'autres, comme Eichhorn, ont la même opinion, parce que le corps de Jésus-Christ attaché à la croix est l'aliment des âmes, de façon que le sens des paroles de Jésus-Christ serait : « C'est le pain de mon corps ; » ou bien encore : « C'est le pain de l'alliance qui doit être faite par ma mort ». Ceux-ci, comme Winer, veulent que le Christ ait appelé son corps *pain*, pour nous faire comprendre que sa passion et sa mort étaient aussi parfaitement la nôtre que si nous eussions morts nous-mêmes pour nos péchés et que nous eussions satisfait à Dieu ; ceux-là, tels que Paulsius, Kaiser, Stéphani, soutiennent que le Christ a voulu exprimer par le mot *corps*, le corps de la Pâque, l'Agneau pascal, la nourriture de l'alliance. Pour les uns, comme Wegscheider, la communion à la première cène n'a été qu'une espèce d'acceptation de la doctrine entière de Jésus-Christ, confirmée par son exemple et par sa mort ; pour les autres, comme Baumgarten-Crusius, les symboles eucharistiques ne signifient rien. Et comme si tant d'interprétations ne suffisaient pas, les Protestants se jettent dans l'orientalisme et le syriacisme ou dans les commentaires sur les textes de saint Luc et de saint Paul, ou bien dans ce faux évangile araméen ou scythe, d'où ils s'imaginent que les Évangélistes et saint Paul ont tiré l'histoire de l'institution de l'Eucharistie, sans la comprendre, ou en la traduisant infidèlement du grec. Enfin Paley avoue « qu'il y a une telle difficulté dans l'explication des Protestants (laquelle lui agréait néanmoins), qu'elle exige des investigations et une érudition si étendues (pour ne rien dire de plus), qu'on serait tenté d'y renoncer (2). » C'est ainsi que les auteurs le plus en renom et les plus audacieux, d'entre les Protestants, tentent l'impossible, dévorent toute espèce d'absurdités, se réfutant et s'injuriant les uns les autres, pour trouver aux paroles de Jésus-Christ un autre sens que le sens vrai et littéral. Hommage éclatant, s'il en fut jamais, rendu à la vérité catholique ! »

Quelques écrivains protestants avaient prétendu que la langue

(1) *Tract. de Euch.*, part. I, c. 1.

(2) *Evidence du Christianisme*, t. II, 2^e part., c. III, p. 61.

syriaque manquant de mots pour exprimer l'idée de *représenter* ou *figurer*, il était naturel que Notre-Seigneur, voulant dire simplement : *Ceci représente mon corps*, ait dû employer le verbe *être* et dire : *Ceci est mon corps*. Le cardinal Wiseman, très versé dans les langues sémitiques, a répondu à ce faux argument philologique en dressant, dans ses *Horæ syriacæ*, une liste de quarante mots exprimant les idées de *représenter*, *signifier*, *figurer*, *symboliser*. « Il n'y a pas, dit-il, un seul de ces mots dont le sens ne soit justifié par plusieurs exemples ; il en est pour lesquels j'ai cité vingt, trente, quarante exemples. Pour quelques-uns, les exemples se comptent par centaines, et encore n'ai-je quelquefois produit que la moitié des autorités que j'aurais pu invoquer (1). »

Nous devons ajouter qu'il est plus que probable que Notre-Seigneur s'est servi, non point de la langue syro-chaldaique, mais du dialecte jérosolymite qui est le même que l'ancienne langue rabbinique : or cet idiome abonde encore plus que le syriaque en termes qui signifient *représentation*, *figure*, *symbole*, etc. (2).

A l'imitation de M. Ern. Renan, les adversaires de l'interprétation naturelle se trouvent obligés de multiplier les *en quelque sorte* et les *pour ainsi dire*. Qu'on en juge par ces paroles d'un protestant moderne (3) : « Jésus ne *semble-t-il* pas dire : « Ce pain que vous voyez rompu devant vous est *en quelque sorte* l'image de mon corps rompu. Ce vin que vous voyez répandu dans la coupe est *l'image* de mon sang. De même que je vous donne ce pain, de même je donne mon corps pour vous ; de même que je verse ce vin pour vous, de même aussi je verse mon sang pour vous. Prenez, mangez, buvez-en tous. Puisque je donne ma vie pour tous, vous devez goûter tous de ce pain et de ce vin qui sont les substances visibles, *représentant pour ainsi dire* mon corps et mon sang sacrifiés. »

Les contradictions abondent, non seulement entre les exégètes rationalistes, mais souvent dans les explications aventurées d'un même écrivain. Ainsi Salvador (4) dit que « l'Eucharistie a son origine première dans les formes les plus subtiles de la poésie hébraïque. » Et plus loin il ajoute : « Personne n'en a préparé plus directement

(1) *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Église catholique*, conf. XV.

(2) Drach, *Inscript. hebraïq.*, n^o édit., Rome, 1831, p. 33.

(3) Wabnitz, *Études sur le dogme de l'Eucharistie*, p. 6.

(4) *Jésus-Christ*, t. II, p. 155.

que l'école essénienne, le fond et la forme. » L'auteur ne s'aperçoit pas qu'il se contredit, en rattachant tout à la fois l'institution de la Cène à la poésie biblique et à l'école essénienne, si positive et si prosaïque; il oublie d'ailleurs que les Esséniens proscrivaient l'usage du vin.

Parmi les adversaires du dogme eucharistique, il en est qui, vaincus par l'évidence, ont été obligés, comme Strauss, de convenir que « pour les rédacteurs de l'Évangile, le pain de la Cène était le corps du Christ, purement et simplement (1). »

Quant à nous, catholiques, nous croyons avec les rédacteurs de l'Évangile, avec les docteurs, avec les Pères, avec les conciles, avec la tradition de dix-huit siècles, que par ces paroles *Hoc est corpus meum*, Notre-Seigneur a institué le sacrement de l'Eucharistie, sacrement qui, sous les apparences d'un pain qui n'est plus, contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ; nous croyons que notre Sauveur s'y trouve par transsubstantiation, c'est-à-dire que la substance de ces aliments a entièrement disparu et qu'il n'en reste que les espèces ou apparences.

Une des premières règles de la philologie (et elle n'est que l'expression du simple bon sens) est de conserver aux mots leur sens propre, alors qu'on n'a point de raison péremptoire pour leur en assigner un autre. Or, quand Notre-Seigneur dit en montrant du pain : *Ceci est mon corps*, est-il permis de rejeter le sens naturel pour adopter le sens figuré? Quelle raison pourrait motiver cette altération? Aucune, car le sens figuré implique une absurdité. En effet, il doit y avoir entre le signe et la chose signifiée un rapport réel ou conventionnel. Or, quelle espèce de rapport existe-t-il entre un morceau de pain et la figure du corps de Jésus-Christ? Et d'ailleurs ne doit-on point parler clairement et sans figures quand on expose un dogme, puisque autrement ce dogme douteux deviendrait une matière inépuisable de discussions? Ne doit-on pas parler clairement et sans figures quand on formule une loi, puisque autrement l'obscurité de la loi ne pourrait produire qu'une obligation très contestable qui tomberait bientôt en désuétude? Ne doit-on pas parler clairement et sans figures quand on fait un testament, pour que les intentions en soient fidèlement remplies! Or, Notre-Seigneur établissait un dogme, puisque, de l'aveu même du Protestantisme, l'Eucharistie est un sacrement, et il n'aurait

(1) *Vie de Jésus-Christ*, t. II, p. 461 de la trad. française.

pas eu l'intelligence d'en préciser nettement la nature! Jésus-Christ formulait une loi, puisqu'il ordonne à ses apôtres de faire ce qu'il a fait lui-même, et il aurait manqué de la plus vulgaire prévoyance, en enveloppant sa pensée de nuages! Il léguait un testament, puisqu'il allait bientôt retourner vers son Père, et, après avoir excité notre espoir, il l'aurait déçu par une succession chimérique. Eh quoi! Notre-Seigneur aurait parlé dans un sens figuré, et, sachant qu'on donnerait à ses paroles une interprétation littérale, sachant que, pour en soutenir la réalité, ses plus dévoués serviteurs affronteraient le respect humain, la raillerie, la calomnie, la captivité et parfois les tortures et la mort, il aurait néanmoins gardé le silence et laissé volontairement l'erreur s'accréditer dans les esprits! Cette mission n'est pas celle d'un Dieu : c'est le rôle d'un démon. Car si Satan, par une hypothèse impossible, avait pu descendre sur la terre et prendre les dehors de la Divinité, il n'aurait pu choisir un moyen plus habile et plus perfide de faire régner par toute la terre une monstrueuse idolâtrie, puisqu'il aurait fait adorer comme un Dieu ce qui n'est que du pain!

On a fait une objection de ce que le quatrième évangéliste n'a rien dit de la Cène (1). C'est oublier que saint Jean a déclaré que son intention n'était pas de rapporter tous les faits de la vie de Notre-Seigneur. Il s'attache surtout à raconter ce que les autres évangélistes ont passé sous silence. Il complète ce qui concerne ce mystère, en racontant le lavement des pieds et en consacrant tout un chapitre, comme nous l'avons vu, à la promesse et à la révélation du sacrement que le Sauveur devait instituer.

(1) Strauss, *Vie de Jésus-Christ*, t. II, p. 441 de la trad. française.